

PAUL VERCHÈRES

Le mort assassin



BeQ

Paul Verchères

Les aventures extraordinaires de
Guy Verchères # HS-052

Le mort assassin

L'Arsène Lupin canadien-français

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 576 : version 1.0

Le mort assassin

Collection *Guy Verchères*
gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.besaba.com/](http://www.editions-police-journal.besaba.com/)

I

Les journaux avaient jeté un haut cri.

Des manchettes barraient magistralement les premières pages.

On criait au scandale, à l'ineptie, d'autres faisaient appel au patriotisme de leurs lecteurs.

D'autres encore profitaient de l'événement pour fustiger l'administration du pays.

Puis, à mesure que les procès se poursuivaient, on en vint à prendre la chose plus calmement.

Jusqu'au soir où tous les journaux annonçaient, en manchettes flamboyantes :

« LE CHEF DES ESPIONS MIS À MORT DEMAIN. »

Et l'on continuait en décrivant comment le verdict de culpabilité ayant été rendu par le jury, le juge avait prononcé la sentence de mort.

« Nataya Semiko mourra de la façon la plus

ignominieuse qui soit. Il lui sera tiré une balle au cœur, par un soldat, accompagné de douze témoins. »

On créait ainsi un précédent.

Jamais encore, au pays, ne s'était-on servi d'autre méthodes d'exécution que la pendaison.

D'après le droit international, le crime d'espionnage pouvait être puni par la fusillade, le peloton d'exécution.

Mais certaines réserves étaient faites, et si la faute était particulièrement grave, un seul coup de fusil pouvait disposer du scélérat.

Dans le cas de Semiko, la faute avait été particulièrement grave, puisqu'il avait organisé, dirigé, entraîné tout un groupe d'espions, recrutés pour la plupart parmi les mécontents du pays.

Semico était un Ainu. Un membre de cette race inférieure, habitant le nord du Japon.

Blanc comme un Européen, grand, Semiko paraissait être un homme ordinaire, quand en réalité, sous ses apparences d'homme blanc, il était un Jaune.

Un citoyen Japonais, soumis aux règles de la Diète.

Son travail au pays avait été complet et magnifiquement organisé.

Quand il fut pris, finalement, ce fut grâce à un retour sur lui-même accompli par un membre du « ring », qui déclara tout.

Si cet homme n'avait pas parlé, la bande d'espions aurait été encore à l'œuvre.

Pour cet espionnage donc, à l'état grave, Semiko devait mourir, tué d'une balle au cœur, de deux si la première ne faisait pas son œuvre, un certain matin de juillet, à huit heures.

L'exécuteur, ce fut dit, était un soldat.

Douze témoins devaient assister, selon la loi militaire, à l'exécution.

Six soldats, et six civils.

On débattit longuement d'un endroit propice, et finalement on décida d'abattre Semiko dans le grand hall d'exercice, devant le mur de béton qui en formait la base.

Puis chacun s'en fut se coucher, attendant au lendemain matin que se complète l'œuvre commencée.

Que la tête de la pieuvre soit tranchée.

Que l'infâme Semiko paie de sa vie son crime.

Tous dormirent paisiblement.

Le seul qui ne dort pas fut le soldat chargé de tirer Semiko au cœur.

Il avait été choisi au sort.

Et même s'il connaissait la fourberie de l'espion, même en sachant qu'il abattrait là une crapule de la pire espèce, Lucien Rodon ne dort pas.

Tuer un homme lui répugnait.

Pour n'importe quelle raison, peu importe, tuer restait tuer, et quand il songeait qu'à un moment, cet homme vivant, et quelques secondes plus tard, de par sa main à lui, Lucien Rodon, cet homme serait mort, il lui venait un frisson qu'il ne pouvait réprimer.

Sur le matin, à l'aube, Lucien dort.

Mais ce semblant de sommeil fut agité et plein de cauchemars...

À sept heures, il se leva, rafraîchit son corps brûlant de fièvre d'une salubre douche froide, puis il revêtit son uniforme et partit vers le terrain de parade.

Pendant ce temps, dans une maison située à quelques rues du camp militaire, une scène assez étrange se déroulait.

Le juge Honoré Biencourt s'était levé tôt.

À six heures, il avait commencé à se promener dans la maison.

Vers six heures trente, madame Biencourt, réveillée par ce mouvement et ces pas, descendit voir...

– Honoré, mais qu'est-ce que tu fais là ?

– Tu le vois, ma bonne Julienne, je me promène...

– Mais tu as l'air tourmenté, inquiet... En effet, le juge était pâle, et il semblait avoir mal dormi...

– Je n'ai rien, Julienne, rien du tout... je suis

nerveux...

Tout à coup, il enleva sa robe de chambre d'un coup sec, et se dirigea vers l'escalier.

– Tant pis, déclara-t-il d'une voix forte... tant pis. Je ne serai pas satisfait tant que je n'aurai pas vu mourir ce Semiko de malheur...

– Tu veux dire l'espion ?

– Oui. Je hais ce scélérat, et je voudrais être là, quand on l'exécutera, simplement parce que je veux le voir mourir... IL FAUT que je le voie...

Julienne dit d'une voix douce.

– Honoré, je t'en prie, ne t'énerve pas ainsi...

– C'est une hantise, j'ai à peine dormi...

– Alors vas-y... Qu'est-ce qui t'empêche ?

– Tu me connais. Je ne suis pas capable de voir mourir une poule... Encore moins un homme...

– Même Semiko ?

– Même lui. Mais d'un autre côté, il faut que je sois là...

– Alors vas-y...

– J’y vais...

La décision prise, Honoré Biencourt se sentit beaucoup mieux.

Depuis qu’il avait rendu sentence contre l’espion, depuis qu’il avait ordonné la mort par une balle au cœur, Honoré Biencourt était hanté par la pensée que Semiko pouvait échapper à son sort.

Il avait lu un roman de Maurice Leblanc, dans lequel un homme échappait à l’exécution, et Biencourt ne tenait pas du tout à ce que Semiko y échappe.

Il se souvenait beaucoup trop du regard que lui avait jeté l’espion lorsqu’il lui avait lu la sentence.

Et Biencourt, dans le fond, avait peur.

À sept heures trente, il s’achemina vers le camp militaire.

La décision avait été difficile à prendre, mais pour le satisfaire, il fallait que ça se fasse ainsi.

II

Semiko avait bien dormi.

Aux dires de ses gardes, il avait ronflé une partie de la nuit, s'était levé souriant, et avait mangé un excellent déjeuner, savourant chaque bouchée.

Puis il avait bu son café lentement, avait revêtu la chemise blanche et le pantalon foncé qui allait être ses vêtements d'exécution.

À sept heures et demie, il demanda l'heure.

Semiko parlait couramment six ou sept langues.

Il était cultivé, homme du monde, et d'une rare intelligence.

On avait su de sa vie qu'il avait quitté jeune les îles japonaises, et avait étudié en Europe et aux États-Unis.

Ce n'est qu'à l'âge de trente ans qu'il était

retourné au Japon.

Et alors son apparence d'homme blanc l'avait tout désigné pour devenir membre du service d'espionnage.

Semiko pouvait se faire passer pour Russe ou Américain, pour Français ou Britannique avec une égale aisance.

Il avait été immédiatement assigné pour service ici au pays, avec mission de mettre sur pied une organisation efficace d'espionnage.

Nanti des sommes voulues, Semiko vint donc poursuivre ici son infâme métier.

Jusqu'au jour où, vendu par un de ses hommes, il avait été arrêté, traduit devant les Cours de Justice, et condamné à mort.

Et ce matin...

Il demanda l'heure, parut désappointé qu'il fut si tôt.

Il demanda une cigarette et le garde la lui donna.

Il fuma posément, assis sur le bord de sa

couche.

À huit heures, deux gardes apparurent dans la porte du bloc de détention.

Et on conduisit Semiko dans la grande salle d'exercice.

La cérémonie était imposante, grave, funèbre.

De hautes fenêtres cascadaient un soleil matinal qui faisait de longues stries sur le parquet cimenté.

Sur le mur où s'appuierait Semiko, le soleil jetait un paravent doré.

Semiko entra, flanqué de deux gardes.

Il fumait une cigarette, et souriait.

On le mena au mur.

Là, il se retourna et envisagea ceux qui assisteraient à sa mort.

Les douze témoins, six officiers de l'Armée, six civils, journalistes, médecins, un membre du bureau du procureur.

L'exécuteur, Lucien Doron.

L'officier en charge de l'exécution, un capitaine pâle, les yeux fiévreux.

Et un peu plus loin, drapé dans sa dignité, le visage sombre, mais les mains tremblantes, le juge Honoré Biencourt.

Les yeux de Semiko avaient accompli un demi-cercle. Il avait regardé chacun des assistants, toujours souriant.

Mais quand il vit le juge Biencourt, son sourire disparut.

Ses yeux devinrent durs.

Il jeta sa cigarette par terre, posa le pied dessus, sans quitter des yeux le juge.

Honoré Biencourt remua, essaya de rejeter ce regard qui le hantait, mais Semiko le regardait toujours.

Le capitaine s'avança, repoussa Semiko contre le mur, sortit de sa poche un bandeau blanc.

Mais Semiko prit le bandeau et le jeta par terre.

– Enlevez votre chemise, dit le capitaine.

Semiko enleva sa chemise.

– Avez-vous quelque chose à dire ?

– Oui.

Semiko fit signe au soldat, fusil sur l'épaule...

Il mit sa main sur l'endroit du cœur, bien à gauche, bien à plat.

– Visez bien, dit-il. Visez ici, au cœur. Que ce soit fait d'un seul coup.

Le soldat fit oui de la tête.

– C'est tout ? demanda le capitaine ?

– Oui.

On aurait pu entendre remuer une mouche.

Un des témoins toussota.

Lucien Doron sursauta.

« Allons donc, se dit-il, pas plus de contrôle que ça ?... »

Il se raidit.

– Soldat Doron, dit le capitaine, quatre pas en arrière ! 'Arche !

Doron recula de quatre pas.

Il se trouvait à douze pas environ de Semiko.

Le condamné le regardait bien en face.

Il avait repris son sourire.

Il se tenait debout avec aisance, bien solide sur ses deux pieds.

– Joue ! cria le capitaine.

Doron mit la carabine en joue, visa...

– Feu !

La détonation fut un tonnerre dans la grande salle. Semiko tomba en pleine face, d'un coup, sans un geste... Il resta là, absolument immobile, affalé comme seul un cadavre peut être affalé sur un parquet.

Le capitaine s'approcha, lentement, il retourna Semiko sur le dos.

L'espion avait le visage souriant, et les yeux fermés...

Dans sa poitrine, le trou rond, bien visé de la balle.

Il avait dû mourir raide, sans même passer de la vie à la mort en étapes.

La balle était ressortie par le dos.

Une blessure propre, foudroyante.

Les témoins se groupèrent autour du mort.

On fit des oh, et des ah !...

Puis, tout à coup, il y eut un gémissement sourd, et le bruit d'une chute.

On se retourna précipitamment dans la direction du bruit, et l'on vit le juge Honoré Biencourt, sans connaissance, par terre.

Ce fut une ruée...

On transporta en toute hâte le juge dans une petite chambre attenante à la salle d'exercice.

C'était là que les soldats subitement indisposés étaient transportés, durant les manœuvres intérieures.

On étendit le juge sur une couche d'urgence, et le capitaine, à l'aide de sels, s'acharna à le ranimer...

Ce fut long.

Mais au bout d'une dizaine de minutes, Honoré Biencourt revenait à ses sens.

– Excusez-moi, dit-il, c'est impardonnable.

Il s'assit sur le lit militaire.

– Il m'est très difficile de voir la mort en face, dit-il.

Il s'essuya le front avec la serviette apportée par le capitaine.

– Mais je tenais à voir mourir ce scélérat... Je n'aurais pas dû venir...

Il semblait mieux.

– Je vais me reposer quelques minutes ici, dit-il, et je partirai ensuite.

– Je vais rester avec vous, dit le Capitaine.

– Mais non, je vous prie. Je serai remis dans quelques instants. Une dizaine de minutes couché ici, et je serai sur pieds...

L'un des journalistes s'approcha.

– Ce ne serait pas...

– Mais il se reprit...

– Est-ce que, Votre Honneur, vous êtes venu voir mourir Semiko pour la seule raison que vous

vouliez voir mourir un scélérat ?

Honoré Biencourt ne semblait pas comprendre...

Le journaliste, un grand brun nerveux, fit un geste du bras...

– Il y a souvent des raisons plus... fortes, qui nous font agir...

Mais Biencourt secoua la tête doucement.

– Je ne sais pas du tout ce que vous voulez dire, jeune homme... Je regrette.

– Disons que je n'ai rien dit, alors !

L'étonnement semblait général.

Cette rapide conversation n'avait pas semblé être comprise des assistants.

Honoré Biencourt se laissa retomber sur le lit, et ferma les yeux.

– Je vais sommeiller quelques instants ici, et je m'en irai ensuite, dit-il...

Et il fit un signe qui était presque un congé.

Les spectateurs s'éloignèrent, et bientôt tous

furent partis et la chambre fut vide.

Dans le long corridor donnant sur le gymnase, le Capitaine héla un peloton, et assigna des plantons.

– Le cadavre devra rester là tant que l'examineur médical ne sera pas venu, dit-il.

Et il indiqua à chacun sa faction.

Toutes les issues de la grande salle d'exercice se trouvaient gardées.

Personne ne pourrait entrer dans celle-ci.

Puis, le capitaine, sa journée bien faite et remplie malgré l'heure hâtive du matin, s'en fut à ses quartiers.

Il était épuisé.

III

Ce fut un soldat qui trouva le cadavre du juge.
Couché au même endroit où on l'avait laissé.

Mais une lame effilée, qu'on reconnut être un coupe-papier sur le pupitre dans la chambre de premiers soins, lui avait été plantée dans le cœur.

On trouva le cadavre vers onze heures de l'avant-midi.

Il était mort depuis au moins une heure.

Déjà la raideur commençait à immobiliser les jambes.

La mort avait été instantanée...

Ce fut un grand émoi dans le camp militaire.

Les estafettes couraient d'un bureau de commande à l'autre, et les officiers ne savaient plus trop bien comment arranger les choses...

Ce fut le Colonel qui régla la situation.

Il fit mander tous les officiers en responsabilité.

– Écoutez, dit-il, c'est une très délicate affaire, et je ne crois pas qu'il faille alerter la police tout de suite. J'ai un meilleur plan que ça. Je connais personnellement Guy Verchères. Je crois que si nous le faisons mander ici, il pourra, à tout le moins, nous conseiller...

Et le colonel s'arrachait les cheveux.

– Pensez donc, disait-il, pensez donc... un juge, assassiné dans le camp... Le juge Biencourt !

Il téléphona donc à Guy Verchères...

– Guy, mon vieux Guy, tu vas nous sortir d'un magistral pétrin...

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Le juge Biencourt a été poignardé dans une petite chambre attenante à la salle d'exercice...

– Tiens, tiens, tiens, tiens...

– Et tu vas venir en vitesse, Guy. C'est une très délicate situation...

– Mais que diable était-il allé faire au camp ?

– Assister à l'exécution de Semiko, à huit heures, ce matin...

– C'est bien vrai... c'était ce matin, et il avait jugé le procès...

– Justement.

– Alors j'y vais Raoul, j'y serai dans une heure.

Et à midi, Guy Verchères arrivait au camp.

Le Colonel, Raoul Dupont, l'attendait impatientement.

– Nous n'avons pas encore prévenu la police, dit-il simplement parce que nous voulons éviter tout scandale, et je préfère que tu agisses au meilleur de tes connaissances... toi-même.

Guy fut soucieux..

– Et sa famille ?

– Sa femme a téléphoné deux fois... Elle est inquiète. Elle le savait ici... Je lui ai dit que le juge devait être reparti, puisque nous ne le trouvions nulle part...

– Ce n'est pas tout à fait faux...

– Non.

– Alors, écoute, Raoul. Une chose à faire. Un bref examen des lieux, et tu vas me raconter les circonstances. Si je vois que c'est une affaire qui peut traîner en longueur, j'avertirai Belœil...

– Crois-tu que nous aurions mieux fait de l'avertir immédiatement ?

– Oui... mais d'un autre côté, Théo ne sera pas trop offusqué...

– Tu penses ?

– À cause justement que vous m'avez demandé... J'ai tout de même un statut quo de semi-policier...

– Oui, oui, évidemment...

– Alors viens me montrer ce qui en est.

Le colonel se dirigea vers la salle d'exercice, suivi de Guy Verchères.

L'ancien gentleman-cambrioleur s'était acquis une réputation de super-détective, depuis sa retentissante conversion.

Et il avait toutes les qualifications voulues pour ce nouveau travail.

De plus, il était doué d'une rare intelligence, et d'un merveilleux esprit déductif.

Il n'avait pas encore rencontré de cause où il avait échoué.

Toujours et chaque fois, il avait pincé le coupable.

Souvent malgré des difficultés presque insurmontables.

IV

La salle d'exercice était une grande bâtisse de béton.

Les murs de côté étaient hauts, et en dedans, il n'y avait aucune division.

À chaque bout de la salle, il y avait un corridor, de chaque côté duquel était une série de chambres.

À un bout, ces chambres étaient des cellules de détention.

À l'autre bout, elles étaient des appartements divers, où l'on entreposait les appareils de gymnastique, où se trouvaient des douches.

Et il résultait ceci :

Deux portes seulement ouvraient de l'extérieur vers la salle d'exercice, les deux portes donnant sur les corridors.

Et une seule autre porte ouvrait dans le mur, à

part des deux portes plus haut mentionnées : la porte donnant sur la chambre des premiers soins.

Cette chambre n'avait aucune autre ouverture, porte ou fenêtre.

Pour y entrer, il fallait d'abord entrer dans la salle d'exercice.

Ces faits, remarqués, par Guy, et soulignés par le Colonel, furent soigneusement notés.

– Et maintenant, dit Guy, raconte-moi ce qui s'est passé ce matin.

– Le juge est venu me voir à huit heures moins le quart, dit le Colonel.

– Ah, et pourquoi ?

– Il voulait une passe pour assister à l'exécution.

– Tu lui en as donné une ?

– Oui.

– Ensuite ?

– Il a quitté mon bureau, et il est parti vers la salle d'exercice.

– C’est tout ce que tu sais ?

– Oui, et non... le reste m’a été raconté par le Capitaine en charge de l’exécution.

Guy se gratta la tête.

– Allons voir le cadavre, dit-il, et ensuite je questionnerai ce capitaine.

– Très bien.

On n’avait pas touché, sur recommandation expresse du Colonel, au cadavre d’Honoré Biencourt.

Il était dans la même position, sur le dos, les bras ballants de chaque côté du grabat militaire, le stilet planté en plein cœur.

Aucune terreur sur le visage, et les yeux fermés.

Il avait dû être tué alors qu’il sommeillait.

Guy resta longtemps debout dans la porte, essayant de reconstruire le meurtre dans sa tête.

Puis, au bout d’un moment, il se tourna vers le Colonel.

– Fais venir le capitaine ici, dit-il, je veux lui

parler.

Il était midi et demie.

Le Colonel sortit, revint quelques instants plus tard avec le capitaine.

– Capitaine Jean Charland, dit-il, voici Guy Verchères...

– Je suis enchanté, monsieur, dit le capitaine en tendant la main. J'ai bien entendu parler de vous.

– Merci.

Le colonel se retira vers la porte.

– Je vous laisse, dit-il, je serai à mon bureau si tu as besoin de moi, Guy.

– Oui.

– Guy fit signe au capitaine de s'asseoir. Il y avait une rangée de chaises pliantes, en bois, le long du mur de la salle, et Guy en avait tiré deux.

– Vous allez me raconter, dit-il, ce qui s'est passé ce matin. Vous étiez en charge de l'exécution ?

– Oui.

- À quelle heure eut-elle lieu ?
- Huit heures.
- C’était l’heure convenue ?
- Oui.
- Qui était présent ?
- Les douze témoins exigés par la loi. J’ai la liste de leur noms dans mon bureau.
- Bon. Vous me l’apporterez tout à l’heure, si j’en ai besoin...
- Oui.
- Et à part ces gens ?
- L’exécuteur, le soldat Doron.
- Et vous-même, évidemment.
- Évidemment.
- C’est tout ?
- Les deux gardes qui ont conduit Semiko jusqu’à l’endroit de l’exécution.
- Je vois.

Guy prit note de la chose dans son calepin.

Puis il demanda :

– Pourriez-vous me faire une description des lieux ?

– Dans quel sens, nous y sommes ?

Guy Verchères sourit.

– Je suis distrait, dit-il, cette affaire me paraît plus compliquée qu'elle ne le semble... Je voulais dire, indiquez-moi la position relative des spectateurs de l'exécution, au moment où Semiko paya pour son crime.

– Je puis vous faire un diagramme...

– Faites donc, je vous prie...

Le capitaine emprunta le calepin de Guy, et sur une page vierge, inscrivit soigneusement.

– Semiko était contre le mur, dit-il. En face et un peu à droite, les douze témoins, alignés.

Il indiqua la place occupée par les témoins, sur la feuille.

– L'exécuteur était ici, continua-t-il, droit en face de Semiko. J'étais à côté du soldat Doron, et les deux gardes étaient devant la porte.

– Bon. Et le juge ?

– Environ ici, face au prisonnier, mais à une vingtaine de pieds, et un peu à gauche.

– Je vois.

Guy examina le schéma sur le papier.

– Et après l'exécution, quand Semiko est tombé, que s'est-il passé ?

– Les témoins sont venus constater la mort...

– Semiko est mort du premier coup ?

– Oui.

Le capitaine raconta à Guy comment Semiko avait insisté pour se faire tirer droit au cœur, avant de mourir, en marquant la place avec sa main bien à plat sur la poitrine.

– Et les témoins ont donc constaté la mort ?

– Oui.

– Et puis ?

– Nous avons entendu un gémissement, et une chute. C'était le juge. Le spectacle avait été trop pour lui, il s'était évanoui...

– Ah ?

– Alors nous l'avons transporté dans la salle de premiers soins... Au bout de quelques minutes, il est revenu à lui, et il a demandé qu'on le laisse seul. Il allait sommeiller un peu, a-t-il dit, et ensuite il serait remis et partirait.

– Et vous l'avez laissé seul ?

– Oui. En partant, j'ai posté un planton à chaque entrée de la salle d'exercice, car le cadavre de Semiko était encore là, et le serait tant que l'examineur médical n'arriverait pas.

– Mais il aurait dû assister à l'exécution !...

– Il y avait une pendaison à huit heures, à la prison, et il lui fallait être là.

– Ah, je vois.

– Il ne venait ici qu'après... Il est venu, en fait, à dix heures trente.

– Et il a fait amener le cadavre ?

– Oui.

– Sans découvrir celui du juge ?

– Sans le découvrir...

– Bon, bon...

Le capitaine se frappa le front tout à coup.

– J’oubliais une chose, dit-il... Je ne sais si elle est importante...

Il rapporta fidèlement à Guy la petite algarade entre le juge et le journaliste...

Guy écouta, songeur...

– Vous dites que le journaliste semblait agressif ?

– Oui.

– Et il dit que souvent il y a des raisons... plus fortes...

– Oui.

– Tiens, tiens, c’est curieux, ça...

Guy remercia le capitaine.

– Je crois que vous m’avez tout dit ce qui compte, à tout le moins pour cette partie de l’investigation. Vous avez été très coopératif, et je vous en félicite.

Il réfléchit un moment.

– Je crois que j’aimerais maintenant questionner les plantons...

– Je vais vous les envoyer. Ce sont les soldats Lebrun, Joliat, Loïselle et Camirand.

– Bon, je note.

Quelques instants plus tard, les soldats se présentaient à Guy.

– Ce que je veux savoir de vous est très simple, dit Guy. Qui est entré dans la salle d’exercice entre l’exécution de Semiko et la découverte du cadavre du juge ?

L’un des soldats s’avança.

– À notre extrémité, dit-il, seulement trois personnes. L’examineur médical, et deux hommes de la morgue, portant une civière.

– Ils étaient avec le médecin ?

– Oui..

– Ils sont sortis avec lui ?

– Oui. Et même ils n’ont pas quitté ses côtés... Camirand a assisté à l’examen.

– Vous êtes resté à la porte ?

– Oui.

– Et personne autre n'est entré ?

– Personne.

– Personne n'est sorti, qui serait entré avant l'exécution, par exemple, et se serait caché dans la salle...

– Personne.

– Et vous deux, à votre extrémité ?

Guy s'adressant aux deux autres plantons...

– Personne à notre bout...

– Bon... merci beaucoup. Vous pouvez vous retirer...

Guy resta longtemps sur sa chaise...

Il pouvait voir le cadavre du juge Biencourt sur le lit militaire.

Le long cadavre mince...

Et Guy avait un pli qui lui barrait le front.

V

– Tu comprends mon point de vue là-dedans, dit Guy au Colonel, un peu plus tard dans son bureau. C'est plus qu'un problème, c'est un véritable mystère... Le mystère de la chambre close, encore une fois... Tu connais la routine. Une chambre hermétique, aucune entrée possible, pas de portes secrètes, et pourtant l'homme est tué... Il y a cent solutions, aucune ne ferait dans le cas qui nous intéresse...

– Les fenêtres ?

– Trop hautes, constamment surveillées... Je me suis informé... Le juge était dans un endroit hermétique, un endroit gardé... Il est mort... un point c'est tout...

– C'est un suicide, peut-être ?

– Je ne crois pas...

Les gardes, les plantons qui mentent,

quelqu'un est entré ?

– Ce n'est pas mon avis... Les plantons ne connaissaient pas le juge. Ce sont de braves gars... Ils n'auraient pas accepté de laisser passer quelqu'un...

Le colonel secoua la tête.

– Tu rends la chose tellement mystérieuse que je ne sais plus quoi penser...

– Je la décris telle qu'elle est.

– Que comptes-tu faire ?

– D'abord, téléphoner à Belœil...

– Ah ?

– Ah, oui, c'est absolument nécessaire... La police doit être informée, seulement, je crois que nous pouvons obtenir un petit délai... De quoi nous donner le temps de percer plus avant le mystère....

– Tu le prétends incompréhensible...

– Je le dis difficile, mais pas incompréhensible...

– Il y a nuance...

– Oui... une grande nuance. D'ailleurs, si je pouvais mettre la main sur cette idée qui me trotte derrière la tête... Rien de précis, une vague petite idée, toute embrouillée... Comme la clé du mystère qui serait là... Je relis mes notes, et l'idée est là, mais je ne puis me la préciser dans l'esprit.

– Et tu ne peux identifier l'idée ?

– Non... Je vais téléphoner à Belœil.

Guy signala le numéro des quartiers-généraux de la police.

Il demanda Belœil, le chef de l'escouade des homicides.

– Allô, Théo, c'est Guy... Je suis au camp militaire.

– Ah ?

– Il y a une petite tragédie ici, et les autorités du camp préféreraient, pour le moment, y aller en douce, tu saisis ?

– Quel genre de tragédie ?

– Un meurtre.

– Ah ? Entre soldats ?

– Pas du tout... Tu connais bien la victime...

Le juge Honoré Biencourt.

– Quoi ?

– Tu as compris.

– Il a été assassiné ? Au camp militaire ? Mais que diable allait-il faire dans cette galère ?

En quelques phrases rapides, Guy Verchères exposa à Belœil les circonstances de la mort du juge.

Quand il eut terminé, Belœil resta un bon moment silencieux.

– Et tu voudrais que nous gardions le silence là-dessus ?

– Oui.

– Combien de temps ?

– Jusqu'à ce soir.

– Tu comptes avoir trouvé la solution d'ici ce temps-là ?

– Si je ne l'ai pas trouvée, je te cède la cause...

– Bon.

– Alors ça marche ?

– Oui. Je te donne jusqu'à ce soir. Mais pas plus que ça... Plus que ça serait risqué... Nous aurons déjà assez de chichi avec le retard présent... Tu sais que les journaux gueulent...

– Je m'en doute, oui.

– Tant pis... À ce soir...

– À ce soir, Théo...

Guy ferma l'appareil.

Il restait soucieux...

– Si je pouvais... dit-il... si je pouvais...

– Quoi ? fit le colonel...

Guy haussa les épaules.

– Ça ne sert à rien... je ne peux pas... As-tu objection à ce que je me serve d'un bureau du camp pour continuer mes interrogatoires ?

– Pas du tout. Qui veux-tu interroger ?

– Un certain journaliste qui était présent ce matin, et madame juge Honoré Biencourt.

– La femme du juge... Est-ce que.... est-ce

qu'elle a été avertie... ?

– Oui.

– Ah ? Par qui ?

– J'ai demandé, en sortant de la salle d'exercice, à votre padre catholique de se rendre chez madame Biencourt, de lui annoncer la nouvelle, de lui recommander la discrétion, et de la ramener ici...

– Et le journaliste ?

– C'est le capitaine qui est allé le chercher au journal, en jeep.

– Bon.

Le colonel se leva, ouvrit une porte dans la cloison derrière lui.

– Voici un bureau libre, dit-il. Tu peux t'en servir. La porte ouvre sur le grand corridor.

– Merci beaucoup.

– Je vais t'assigner deux soldats. Ils pourront voir à tes besoins, garder la porte, aller chercher ceux à qui tu voudras parler...

– C'est bien chic. Et ça me sera très utile.

VI

La femme du juge Biencourt fut la première à arriver.

Si jamais on avait voulu créer, modeler, sculpter le visage du désespoir, cette femme le représentait pleinement.

Grande et élégante, encore belle malgré l'âge, les cheveux blancs, toute une vie derrière elle.

Des yeux noirs profonds, étincelants d'intelligence.

– Je suis Guy Verchères, madame, et je m'excuse de vous avoir fait venir jusqu'ici. C'était nécessaire, croyez-moi.

– Je vous comprends, monsieur.

Elle gardait un calme qui masquait mal son trouble intérieur.

On sentait que seulement ses nerfs parvenaient à la maintenir droite et fière.

– Je suis à votre disposition, monsieur. C'est un horrible rêve, une inconcevable tragédie. Je ne veux y croire, et pourtant... les faits sont là.

– Les faits sont là, madame.

Elle dit, dans un souffle :

– Honoré est mort...

– Oui, madame, hélas...

– Honoré est mort brutalement, de la façon dont il avait toujours craint de mourir...

– Il ne l'a pas su, madame. Il est mort dans son sommeil.

– On m'a raconté... oui...

Guy l'observa quelques secondes.

– Je vous ai fait venir, madame, parce que je cherche à jeter un peu de lumière sur cette affaire... Je cherche le meurtrier de votre mari...

Elle leva les épaules en signe d'ignorance.

– Je ne sais rien... Il ne s'est rien passé d'anormal...

– Rien dans la vie de votre mari... ?

– Il avait mille ennemis... tous ceux qui ont été condamnés par lui...

– Évidemment...

Guy se demanda s'il devait dire à madame Biencourt le mystère de cet endroit clos, inaccessible, où il était impossible d'entrer...

Au lieu, il partit sur une tangente.

– Je vais vous poser une question indiscreète, madame. C'est une petite intuition, basé sur un fait de la cause, et je veux la tirer au clair.

– Allez, monsieur.

– Vous n'avez rien remarqué de spécial dans les agissements de votre mari depuis un an ?

– Non... non...

Elle avait hésité imperceptiblement...

– Surtout, dit Guy, depuis le commencement de cette enquête sur l'espionnage ?

Madame Biencourt le regardait, les yeux plus petits, plus vifs, plus sur leurs gardes, on eut dit...

– Non... non...

Guy se sentit sur une bonne piste...

– Vous êtes certaine, madame Biencourt ?

– Oui, monsieur.

Le calme était devenu de la froideur.

Guy se rendit compte du changement, et n'ajouta rien...

– Je crois, madame Biencourt, que je ne vous retiendrai pas plus longtemps... Vous pouvez retourner chez vous...

– Mais... Honoré ?

– La police prendra, dès ce soir, les mesures nécessaires. Il y aura naturellement autopsie...

Quand elle fut partie, Guy se plongea longuement dans ses réflexions.

Il était ainsi, appuyé sur son pupitre, la tête entre les mains, quand soudain un éternuement lui projeta la tête en avant.

À la même seconde, un coup de feu retentit, la vitre de la fenêtre vola en éclats, transpercée par une balle.

Guy Verchères roula à terre, se protégeant

d'une balle qui aurait pu suivre la première.

Mais il n'en vint pas.

La première lui avait effleuré le cuir chevelu.

Il l'avait presque sentie.

Guy se jeta dans la fenêtre, scruta l'extérieur.

Mais il y avait un amas de petites bâtisses, séparées par un dédale de sentiers...

Le coup avait été tiré. Le coupable, en vitesse, avait fui à travers ce dédale.

Guy ne chercha pas à rejoindre qui avait tiré.

Un sourire lui jouait sur les lèvres.

Le mystère commençait à s'éclaircir...

Du moins le vrai mobile du crime commençait à percer à travers le brouillard.

Guy consulta ses notes, fit quelques ratures, parut satisfait.

Il jouait de chance.

Tout lui tombait rôti dans le bec.

Et il était certain que le coup de feu était à l'origine, un avertissement plus qu'un attentat.

Le planton à sa porte entra.

– J’ai cru entendre un coup de feu, monsieur, et de la vitre cassée.

– Un stupide accident, dit Guy... très stupide. J’ai vérifié si mon revolver était dans ma poche, je l’ai sorti, et il est parti accidentellement...

Le soldat ne le croyait pas, c’était évident.

Mais il n’insista pas.

Et à ce moment, quelqu’un frappa...

C’était le journaliste.

– Je suis Gustave Beaudry, journaliste, dit le jeune homme. Vous êtes monsieur Verchères ?

– Oui.

– Vous vouliez me voir ?

– Oui.

Guy montra une chaise devant le pupitre.

– Asseyez-vous...

– Certainement.

Guy sortit un paquet de cigarettes, en offrit une au jeune homme, qui la prit, en alluma une

lui-même.

– Nous allons causer, dit Guy. Et notre conversation sera très intéressante...

– Pensez-vous ?

– Oui. J'en suis certain...

Le journaliste eut un sourire railleur...

– Je ne vois pas du tout...

Guy devint grave.

– Depuis quand, monsieur Gustave Beaudry, savez-vous que le juge Honoré Biencourt était le plus important membre de la bande d'espionnage dirigée par Sémiko ?

VII

Une bombe dévalant dans la chambre n'aurait pas eu plus grand effet.

La surprise cloua les lèvres de Beaudry.

Puis, petit à petit, il reprit son sang-froid...

– Je ne sais pas ce que vous voulez dire, déclara-t-il...

– Vous le savez parfaitement bien... et à mesure que je me remets en mémoire certains faits de la cause, je me rends compte que Sémiko a bien pu être « éliminé », et ce grâce aux bons offices du juge Biencourt qui a su, à un moment donné, trouver un délateur à prendre ses risques...

Le journaliste observait Guy à travers la fumée de sa cigarette.

– Nous sommes tous deux du même côté de la clôture, dit-il.

– Parfaitement, dit Guy.

– Alors pourquoi me raconter tout ça, et me questionner ?

Guy se recueillit un moment.

– Le juge Biencourt a été assassiné ce matin, quelques minutes après l'exécution de Sémiko...

– L'évanouissement, alors ?

– Non. Plus tard, Un coupe-papier a été l'arme...

Guy relata en quelques mots le problème posé.

– La chambre close... Personne n'avait pu entrer.

Gustave Beaudry resta pensif.

– Oui, dit-il, Honoré Biencourt était mêlé dans cette affaire. Je le savais... il savait que je le savais... mais je ne pouvais le prouver...

– Cela aussi il le savait... ?

– Oui, et c'est ainsi que je suis encore vivant.

– Comment le saviez-vous ?

– Oh, vous savez, nous les journalistes nous apprenons parfois des choses, bien par hasard...

– Il était un gros personnage ?

– Le plus gros...

– Mais... Sémiko ?

– Sémiko était un agent direct. Biencourt était le vrai chef. Sémiko relayait des ordres... établissait le contact entre l'organisation et le Japon.

– Je vois.

– Biencourt a cru bon de se débarrasser de Semiko, et il a trouvé ce moyen. Maintenant, on se croit en sécurité. L'organisation est détruite, elle n'offre plus aucun danger.

– Très ingénieux...

– Biencourt pouvait réorganiser, enlever les éléments dangereux, poursuivre le travail, et s'enrichir... surtout s'enrichir... Il était pauvre et ambitieux...

Guy soupira...

– Mais maintenant, il est mort...

– Oui, il est mort... Ce sera une sensation dans les journaux... On lui fera de grandes

funérailles...

Guy frappa du poing sur le pupitre.

– Non. Je ferai tout ce que je pourrai pour empêcher ça... Et je crois que le meilleur moyen... le seul moyen, c'est de découvrir le meurtrier de Biencourt.

– Vous croyez ?

– J'en suis certain. J'ai l'impression que le pot aux roses sera ainsi découvert...

Son visage devint soudain narquois...

– Tout ça à condition que je sois encore vivant d'ici ce soir...

– Tiens ? fit Beaudry. Vous en doutez ?

– Oui.

Guy raconta brièvement l'attentat dont il avait été l'objet.

– Vous voyez ? dit-il en concluant, je suis sur la sellette...

– Oui, je vois.

– Et, dit Guy, si je pouvais seulement mettre la

main sur une idée qui me trotte derrière la tête...

– Une solution à la chambre close ?

– Oui.

– Je suis amateur de romans policiers. Il existe bien des solutions.

– Oui, mais pas un fait... Je les ai toutes passées en revue...

– Ah, bon...

– Non. Je crois que tout tient à un fil... Il ne s'agit que de prendre ce fil entre mes deux doigts... le retenir...

– Une méthode ?

– Non seulement une méthode, une solution et un criminel...

– Aucun suspect ?

– Pas pour le moment... seulement une couple de faits que je ne puis classer adéquatement dans l'ensemble...

– Quoi, entre autres ?

– Le coupe-papier...

– Qu'est-ce qu'il a ?

– Pourquoi un coupe-papier ? Dans un crime prémédité... le criminel apporte son arme.

– C'est vrai.

– C'est donc l'arme qui sert... autrement, une arme occasionnelle est employée pour trois raisons : le meurtrier estime l'arme d'occasion meilleure que celle portée, et s'en sert ; le meurtrier agit sous l'empire de la rage et prend le premier objet qui se trouve sous ses mains... Et la troisième solution...

Le visage de Guy s'éclaira soudain.

– Beaudry, je crois que je l'ai... je crois que je l'ai...

– Quelle est cette troisième alternative ?

– Le meurtrier ne peut cacher d'arme sur lui...
Ça ne vous dit rien, ça ?

– Non... non...

– Le meurtrier ne peut cacher d'arme sur lui...
Et voilà que l'autre fait se précise...

– Quel autre fait ?

– Les paroles de Semiko avant de mourir.

– Ah ?

– Cette demande de viser au cœur...

Guy se frappait dans les mains...

– Je crois que je tiens le secret... Beaudry, quelle sorte de preuve, si minime soit-elle, pouvez-vous me fournir de la complicité de Biencourt...

– Si peu, si peu...

– J'en aurais assez, je crois pour tout détruire d'un coup... N'oubliez pas qu'il reste madame Biencourt...

– Hein ? dit Gustave Beaudry. Croyez-vous qu'elle soit au courant ?

– J'ai été tiré tout à l'heure, dit Guy. Et je sais par qui...

– Par madame Biencourt ?

– Oui.

– J'ai peine à le croire. Une femme d'allure si distinguée...

– Soit. Mais n’oubliez que Biencourt lui-même était un homme d’une rare prestance...

– Je sais.

– On lui aurait donné le Bon Dieu sans confession...

– Je sais...

– Et, dit Guy malicieusement, vous n’oubliez pas que moi... moi, après tout...

Gustave Beaudry éclata de rire...

– C’est vrai... vous avez raison... Il y a vous... Ainsi vous croyez que madame Honoré Biencourt...

– Continuera la bonne œuvre de son époux défunt... oui.

– Ouais...

– Vous voyez donc qu’il me faut prouver le lien...

– Je vais vous préparer un petit mémoire... monsieur Verchères... La plupart des faits n’ont aucune corroboration...

– Ça ne fait rien. Je vais confronter les

principaux suspects...

– En soupçonnez-vous d'autres ?

– J'ai une idée derrière la tête... je vous le dis...

– Alors je vais vous préparer ça et vous l'envoyer vers la fin de l'après-midi.

– Du moment que je l'aurai pour ce soir...

– Et en attendant ?

– En attendant, je vais vérifier la théorie que j'ai, la seule possible...

VIII

Guy Verchères ramassa le colonel au passage, et l'amena à la salle d'exercice.

– Je crois, dit Guy au Colonel, que j'ai trouvé une solution. Je ne te la dirai pas tout de suite, mais je vais t'en dire assez long pour que tu puisses deviner.

– Ah, ah !...

– Viens avec moi.

Ils entrèrent dans la salle d'exercice. Guy se dirigea vers l'endroit où Semiko avait été exécuté.

Il se pencha et examina le plancher.

Puis il alla examiner le seuil de la porte donnant dans la chambre de premiers secours, où le juge Honoré Biencourt reposait toujours.

Il s'arrêta là longtemps...

Puis il montra quelque chose au Colonel.

– Tu vois ça ?

– Oui.

– La preuve, mon petit, la preuve évidente de tout ce que j'avance...

– Crois-tu ?

– Oui... regarde bien attentivement...

– Qu'est-ce que c'est ?

Des marques de frottement.

– Vois-tu ces marques ?

– Oui...

– Viens avec moi.

Il l'amena jusqu'à l'endroit où Semiko avait été exécuté, était tombé.

– Vois ces trois taches de sang, à deux pieds de distance entre chacune ?

– Oui...

– Ça ne te dit rien ?

– Non...

– Semiko a dit, avant de mourir : « Visez bien, visez au cœur, ici... »

– Et puis ?

– Voilà la preuve de la méthode du crime, voilà la preuve aussi de la culpabilité du suspect...

– Je n’y comprends rien, dit le Colonel.

– Pour moi, dit Guy, c’est un livre ouvert...

– C’est ce que tu dis...

– Et c’est ce que j’affirme.

Il sortit de la salle d’exercice.

Son pas était alerte et sûr.

Il paraissait gai.

– Tu vas demander à l’examineur médical en charge de la vérification de décès dans cette exécution, dit-il au Colonel, de me faire parvenir, au plus coupant, le rapport de décès de Semiko, et le rapport d’autopsie.

– Très bien.

Et le colonel ajouta :

– C'est tout ?

– Oui.

– Très bien... Où vas-tu, maintenant ?

– À mon bureau... Et si tu veux voir un feu d'artifice, viens m'y trouver à sept heures... Il est cinq heures, et tu auras le temps de manger un bon souper.

– Que va-t-il se passer ?

– Une belle petite sensation... Je te dis que les journaux vont jaser demain...

– Hé ! le camp... le silence que je te demandais...

– Au contraire, vieux... le camp sera couvert de gloire... Ton nom sera mentionné avec éloges... D'ailleurs tu verras...

Le colonel paraissait douteux...

– Tu as confiance en moi ? lui demanda Guy.

– Oui.

– Alors laisse-moi faire...

Et ils se quittèrent.

Guy retourna au petit bureau qu'on lui avait prêté, et il téléphona à Belœil.

Son téléphone fut long, ses instructions précises.

Quand il eut terminé, il s'assit, et compila ses notes, les assembla, à la lumière des derniers développements, en un schéma précis.

Puis il alla souper au mess des officiers du camp.

IX

À sept heures, il était de retour dans le petit bureau.

La panse pleine, et l'esprit bien reposé.

Guy Verchères, roi des détectives, s'apprêtait à mettre en jeu son plus fier talent, celui de confondre, sans grandes preuves, ceux qui étaient coupables, et se verraient acculés au pied du mur par la façon de Guy.

Il trouva sur le pupitre, le rapport médical.

Le rapport de l'autopsie de Semiko.

Il le lut, et eut un sourire de satisfaction.

– Voilà, murmura-t-il, qui confirme ce que je disais.

Il fut surpris qu'un tel rapport et ses implications, ne soient pas parvenus au colonel avant ça.

Mais il blâma la chose sur les lenteurs administratives, particulièrement ridicules dans l'armée.

Confiant maintenant que les choses iraient, bien, Guy s'installa confortablement dans le fauteuil de bois, et attendit.

Peu après, un coup à la porte.

C'était le colonel.

– Me voici, dit-il, j'ai hâte, de voir ce qui va se passer...

Il n'eut pas long à se le demander.

Un second coup à la porte.

Cette fois, c'était Gustave Beaudry, le journaliste.

Il jeta quatre pages au dactylographe sur le pupitre.

– Voilà, dit-il...

Guy lut rapidement le rapport.

– Ça me suffit. Il ne m'en fallait pas plus long...

– Tant mieux, dit Gustave avec un sourire satisfait.

Puis on frappa de nouveau.

Théo Belœil, deux de ses hommes, et madame Honoré Biencourt.

Elle protestait.

– Quel est cet outrage, pourquoi m’amène-t-on ici ? Ne peut-on me laisser à mon deuil, à ma douleur ?

Elle vit Guy qui la regardait, le visage amorphe.

– Vous êtes un gentilhomme, monsieur Verchères, demandez qu’on me relâche immédiatement...

Mais Guy secoua la tête.

– Il est essentiel que vous soyez ici, madame. Mon enquête a besoin de vous.

Elle voulut parler, mais la porte s’ouvrit, et le jeune capitaine qui avait présidé à l’exécution entra.

– Bonsoir, capitaine Charland ! lui dit Guy

d'un ton cordial.

– Bonsoir, monsieur Verchères... On se retrouve... Vous avez la solution ?

– Mais oui, je le crois, dit Guy.

Il examina tout le monde.

– C'eut complet, dit-il, tout le monde est ici. Du moins, tous ceux dont j'ai besoin pour le moment.

Il montra de la main les chaises. Il y en avait pour tous.

Alors, quand ils furent tous assis, Guy prit les feuilles de papier sur lesquelles il avait réuni le schéma de son enquête.

– Il se produit une bien étrange chose, dit-il. Un meurtre, et ce meurtre, à part le mobile qui l'a provoqué, n'a rien à voir avec une autre phase de mon enquête. Il est arrivé que j'ai poursuivi les deux enquêtes côte à côte, et ce sont les deux résultats que je veux exposer ce soir...

Il ajusta son col.

– D'abord, le meurtre de l'honorable juge

Honoré Biencourt. Un meurtre tout simple, accompli sans bruit et fait de bonne besogne. Mais il apportait un élément mystérieux étonnant.

Guy montra un diagramme sur une feuille de papier.

– Ceci prouve que le juge Honoré Biencourt n'a pu être tué par qui que ce soit venant de l'extérieur de la salle d'exercice...

La femme du juge ricana.

– Allons donc !

– Ceci prouve, dit Guy, qu'un SEUL homme a pu commettre le meurtre.

– Qui ? demanda le colonel.

– Semiko lui-même...

Un éclat de rire général accueillit la déclaration de Guy...

– Impossible, dit Charland. Semiko était mort avant que le juge ne s'évanouisse... Qui aurait planté le coupe-papier...

– Semiko.

– Lui-même ?

– Oui.

– De quelle façon ?

– En rampant jusqu'à la chambre des premiers soins, en s'emparant du coupe-papier... en tuant le juge.

– Mais il était mort !

– Selon toute apparence, oui. Mais souvenez-vous de ses dernières paroles : « Visez ici, droit au cœur... » Et il a dit ça en montrant la gauche de sa poitrine... Or, d'après le rapport d'autopsie que j'ai devant moi, Semiko a le cœur à droite, bien à droite... Il a voulu que le coup soit tiré ainsi pour gagner du temps, en dernier espoir... Il a été touché, a perdu conscience. Quand il est revenu à lui, il était seul. Il a rampé jusqu'à la porte ouverte, croyant trouver un moyen d'évasion... Mais il a vu le juge... Il est entré, a saisi le coupe-papier, et il a tué son plus grand ennemi... Puis, il a senti qu'il se mourait. Le coup avait été mortel tout de même. Alors, pour dérouter tout le monde, il est retourné mourir où on l'avait frappé...

– Pouvez-vous prouver ça ? dit le capitaine.

– Certainement. Des taches de sang qui se dirigent vers la porte du bureau, des marques de frottement sur la saleté du plancher... et si vous faites un examen du coupe-papier, vous trouverez les empreintes de Semiko...

Un murmure général se fit entendre... Le colonel chuchota quelque chose à Belœil, et les deux hommes regardèrent Verchères avec admiration.

– Et maintenant, dit Belœil, il y a autre chose... Tous parmi vous croient que le mobile du crime est simplement le fait que Semiko a été condamné à mort par Biencourt, et s'est ainsi vengé... Mais ce n'est pas seulement ça... Il y a, et j'ai ici, devant moi, une déposition de quatre pages qui prouve entièrement mes avancés, que Semiko, soi-disant chef d'une bande d'espions, n'était rien autre chose que l'homme de contact de la bande, tandis que le chef en était réellement Honoré Biencourt, avec l'aide bénévole et efficace de sa femme, Julienne.

Il se fit un cri dans le bureau.

Et Guy, revolver au poing, s'exclama.

– Ne bougez pas, madame Biencourt !...

Il se tourna vers Belœil.

– Tu trouveras, dans le sac à main de cette dame, un revolver. Il coïncidera avec une balle que tu trouveras là, dans la jante de cette porte.

Et Guy ajouta :

– De plus, certains papiers compromettants pourraient bien se trouver là... car, si je ne me trompe, madame Biencourt avait l'intention de filer, ce soir, et a fait ses valises...

– Qui vous a dit ça ? hurla la femme.

– Vous venez de me le dire, par cette phrase même. Je ne le savais pas, mais je le devinais...

Il sourit...

– Oh, ce n'est pas tout. L'un des plus capables assistants de monsieur et madame Biencourt n'est nul autre que notre très charmant capitaine Charland, que voici...

Le capitaine hurla à son tour...

– C'est faux !...

Mais le colonel l'interrompt...

– Je ne crois pas, moi... Vous êtes soupçonné depuis quelque temps déjà, capitaine, et nous vous avons donné charge de l'exécution, simplement pour vous ramener à de meilleurs sentiments, si c'était possible.

– J'ai ici la preuve, dit Guy, et il montrait le rapport de Gustave Beaudry, que le capitaine a fait le jeu de la bande Biencourt en aidant celle-ci à se procurer certains documents secrets de l'armée...

Le capitaine s'affala sur sa chaise.

Tête basse, il restait muet.

Puis il leva les yeux.

– Vous avez raison, dit-il, et je vais parler.

Madame Biencourt eut un rugissement, mais le revolver de Guy lui imposa silence.

Pendant de longues minutes, le capitaine Charland débita une monstrueuse histoire d'espionnage, livrant des noms insoupçonnés, racontant l'horreur de cette bande organisée, tenue en tutelle par le juge Biencourt, respecté,

au-dessus de tout soupçon, mais d'une grande cruauté...

Puis, la décision d'éliminer Semiko...

L'exécution après le procès...

– C'est complet, dit le capitaine... Vous pouvez maintenant faire de moi ce que vous voudrez...

Puis il se leva et tendit ses mains aux menottes...

Quelques minutes plus tard, quand les coupables furent amenés... Gustave Beaudry vint trouver Verchères, qui causait avec Belœil et le Colonel.

– Mon rapport ne contenait aucune preuve, dit-il.

– Je le sais, dit Guy, mais en détection, comme au poker, le bluff est permis, surtout si les résultats sont bons... Je ne savais rien et j'ai tout su... Vous voyez, qu'en somme, c'est très simple...

Cet ouvrage est le 576^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.